AVIS DE TEMPETES

Bulletin anarchiste pour la guerre sociale

7 – 15 juillet 2018

| Imaginaires |

Alger, 20 juin. Ici comme dans d'autres anciennes colonies se déroule le sacro-saint exercice du Bac, qui vient consacrer des années de sélection et de docilité. Des centaines de milliers de lycéens vont s'acharner à se muer en perroquets des plus fidèles pour régurgiter ce que le pouvoir a tenté de leur inculquer. Cette fois, la nouveauté ne réside donc pas dans la formation d'esclaves-citoyens adaptés aux besoins de la domination, mais dans une *innovation* policière : deux fois par jour du 20 au 25 juin, les autorités algériennes ont en effet décidé de débrancher internet dans tout le pays, avec pour prétexte d'éviter « la triche » aux examens. Cela rappelle qu'en 2011, l'Égypte voisine avait déjà été le premier grand pays à couper quasi totalement l'accès à Internet sur son territoire de manière intentionnelle, en plein cœur du soulèvement qui avait abouti à la chute de la dictature de Moubarak.
Il y a quelques années, suite à des textes expliquant que les dispositifs d'information et de télécommunication (internet, téléphonie mobile) n'existaient qu'en fonction des nécessités de la marchandise et du contrôle, et qu'ils constituaient à ce titre un objectif intéressant de la ville-prison, quelques camarades s'en étaient indignés.
Ce soir je pense à vous : rien de ce qui est *télématique* n'est fait pour nous – subversifs et autres cueilleurs d'étoiles. Tout, des téléphones portables aux réseaux sociaux a été pensé et bâti – et peut donc à tout moment se retourner – contre nous, comme autant de dépendances qui nous éloignent de possibilités réelles d'auto-organisation et de communication directe.

Paris, 15 juillet. Avec la fête nationale de la veille et la finale du mondial de football, le pouvoir en profite pour faire de la ville un laboratoire géant du contrôle. Loin, bien loin des Champs-Elysées où toute l'horreur patriotarde s'exprime en grande pompe, les transports urbains ont par exemple été supprimés préventivement

JUIN 2018

6/06, Leipzig (Allemagne).
Près de 12 vitres d'un institut de formation, situé dans la Karl-Heine-Straße, ont volé en éclats après avoir reçu des pavés. Par ailleurs, la façade du bâtiment a été souillée au goudron. A une centaine de mètres de là, un bureau d'études a également été attaqué : plusieurs grandes baies vitrées ont été brisées.

Mi-juin, Rome (Italie).
Incendie d'une voiture du corps diplomatique et une d'*Enjoy* (entreprise de covoiturage appartenant à *ENI* et *Trenitalia*). Revendiqué, notamment en solidarité avec des incarcérés en Argentine, Allemagne et Italie.

11/06, La Mothe-Achard (France).
En Vendée, un sabotage en pleine gare bloque le trafic ferroviaire : des câbles en plastique ont été déposés au-dessus des caténaires, provoquant une coupure impromptue.

12/06, Berlin (Allemagne).
La partie d'accès aux visiteurs du *Bundestag* (Parlement) a été saccagée. Des inconnus sont entrés par effraction en passant par le local poubelle provisoire à l'entrée ouest du bâtiment. Des appareils techniques ont été détruits, du mobilier renversé et le tout aspergé à l'extincteur.

12/06, Brême (Allemagne).
Incendie d'une borne de péage de la route nationale 75. Le communiqué dit notamment « *La surveillance du trafic*

par la préfecture de police : plus de bus dans la capitale ni dans l'ensemble des trois départements limitrophes (qui comptent tout de même 4,5 millions d'habitants). Plus de tramways pour faire le tour de Paris, de nombreuses stations de métro fermées. Il y a quelques années, suite à des textes expliquant que les transports publics n'existaient qu'en fonction des nécessités de la marchandise et du contrôle, et qu'ils constituaient à ce titre un objectif intéressant de la ville-prison, quelques camarades s'en étaient indignés.
Ce soir je pense à vous : rien de ce qui est *public*, c'est-à-dire *à l'État*, n'est fait pour nous – improductifs et autres trouble-fête. Tout, de l'aménagement des quartiers jusqu'à la circulation en leur sein a été pensé et bâti – et peut donc à tout moment se retourner – contre nous, comme autant de frontières invisibles qui filtrent les indésirables.

❖❖❖

Dans un monde en restructuration permanente, où les guerres reviennent frapper aux portes de l'Europe tandis que les mailles du filet de l'exploitation et du contrôle se resserrent à l'intérieur des frontières ; où les technologies de pointe pénètrent nos gènes et cartographient nos cerveaux tandis que les ravages de l'environnement en font une catastrophe permanente ; où émotions et sentiments, rêves et langage sont toujours plus médiés par des prothèses algorithmiques, *rien n'est plus certain*. Notre degré de dépossession est devenu tel que le pouvoir dispose à tout moment de possibilités énormes dans tous les domaines de la vie, pour nous renvoyer à notre misère de sujets nus. Tout couper est alors bien *le minimum* que l'on puisse faire, si on veut arracher du temps et d'espace à la domination pour expérimenter la liberté.

Dans ce monde désormais sans assurance, en prenant un peu de recul, reste pourtant une petite certitude, absolue et contingente : celle que nous n'avons qu'une seule vie, et que nous mourrons tous un jour. Une unique certitude donc, qui offre dans ce tourbillon ni espoir ni réconfort, mais une étrange indication. Celle que malgré tous les obstacles dressés devant nous, si nous connaissons d'avance la fin du chemin, il n'y a que cette dernière qui soit inéluctable. Ni les méandres, ni les occasions, ni même les sources qui le bordent ne sont tracés d'avance. Contre la résignation

et le fatalisme du temps, pour reprendre sa vie en main en conjuguant idée et action, cultiver quelques qualités supplémentaires comme l'imagination et la détermination pourrait être un bon début.
Face à l'esclavage des plantations d'Amérique, l'imagination n'a-t-elle pas bâti le *chemin de fer clandestin*, réseau d'évasion à grande échelle vers le Mexique et le Canada, l'action directe n'a-t-elle pas tenté de forcer le destin à travers l'insurrection de *Harpers Ferry*, l'auto-organisation et la détermination n'ont-elles pas fait surgir des *quilombos* au cœur de la jungle brésilienne ? Plus près de nous, dans les conditions d'exploitation et de misère qui étaient déjà le sort commun à tout immigré, n'est-ce pas un mélange d'audace et de fantaisie qui a conduit un anarchiste italien à projeter de supprimer d'un seul coup la classe dirigeante de tout un État américain (en empoisonnant leur repas), ou qui a permis à un jeune chômeur malvoyant de tenter de provoquer un choc salutaire face à la montée du nazisme en incendiant le *Reichstag* allemand ?
Plus près de nous encore, enfermés dans une immense prison à ciel ouvert nommée bande de Gaza, face à l'une des armées les plus redoutables du monde, possédant des armes de guerre parmi les plus modernes et sophistiquées, que pouvaient bien imaginer des individus privés d'espoir, de moyens et de tout avenir ? Suite au massacre du 14 mai, jour de l'installation de l'ambassade américaine à Jérusalem, où soixante manifestants ont été tués et plus de deux mille blessés par les balles des snipers israéliens pour s'être approchés trop près des barbelés de la frontière, des centaines de cerfs-volants et de ballons artisanaux avec un petit engin incendiaire attaché au bout de leur ruban se sont envolés. Le vent a soufflé vers le territoire israélien, et c'est là que depuis un mois retombent ces cerfs-volants, c'est là qu'ont surgi les flammes malgré les drones et les bombardements (24 incendies aéroportés en moyenne, tous les jours de ces dernières semaines). Plusieurs centaines d'hectares de champs et des maisons de colons sont partis en fumée, provoquant des centaines de milliers d'euros de dégâts.

Et nous, quels sont les cerfs-volants que nous souhaitons faire s'envoler ? Quel imaginaire enflammé et singulier voulons-nous explorer face à la raison du plus fort, sans autre certitude que de suivre jusqu'au bout *notre propre chemin* contre toute autorité ?

•◆•

des routes nationales est une étape supplémentaire, une étape vers un recensement en direct de grande envergure et d'enregistrement des déplacements et des activités de toutes et tous. Il est important de saboter le renforcement de la surveillance et l'amélioration de leurs méthodes. »

15/06, Leipzig (Allemagne).
Deux pelleteuses d'un chantier du quartier du parc Mühlholzgasse sont livrées aux flammes. Le communiqué se dirige contre la ville des riches et des puissants qui est en aménagement constant.

16/06, Bure (France).
En Meuse, lors de la manif contre le projet CIGEO de construction d'un centre d'enfouissement de déchets nucléaires, l'expert foncier et géomètre *Mangin*, sous-traitant de Cigéo, perd toutes ses vitrines ; idem pour *Eiffage*, tandis qu'une agence d'interim voit son intérieur saccagé, en plus de se faire taguer et briser ses vitrines, et que deux banques se prennent des coups.

19/06, Lille (France).
Les distributeurs de billets de cinq banques sont brisés rue du Faubourg-de-Roubaix. On retrouve à côté des A cerclés et un tag « *ni dieu, ni maître, ni banquier* ».

19/06, Berlin (Allemagne).
Le véhicule d'une fonctionnaire de la Justice est incendié en réponse à l'arrestation de Isa lors de la répression autour du G20, et en solidarité avec Lisa, la compagnonne purgeant une peine de 8 ans pour un braquage de banque à Aachen.

19/06, Rovereto (Italie).
Dans le Trentin, quatre vitres de la *Deutsche Bank* située en centre ville, prennent des coups. Un tag « *Liberté pour Afrin* » est laissé à côté.

14, 15 et 19/06 Berlin (Allemagne).
Le 14, les câbles et boîtiers électriques d'une antenne radio de *Vodafone* sont incendiés à Tiergarten. En plus de la téléphonie mobile, cette antenne était aussi utilisée pour les communications radios des flics et des autorités.
Le 15, cinq véhicules de la *Deutsche Bahn* garés sur le parking réservé à l'entreprise de la Kaskelstraße à Rummelsbourg partent en fumée.
Le 19, des inconnus pénètrent sur un parking de la Sewanstraße pour déposer des engins incendiaires sous plusieurs voitures de la *Deutsche Telekom*. Quatre voitures sont complètement réduites en cendres. Deux autres sont sévèrement endommagés.
Ces trois attaques revendiquées par des « *personnes qui salissent le réseau* », sont notamment en lien avec la lutte contre le projet de Google-Campus à Kreuzberg et solidaires avec plusieurs incarcérés en Allemagne, tout en précisant : « *Par ces attaques, nous ciblons quelques uns des gros fournisseurs de réseau en Allemagne qui, avec leurs antennes radio, câbles de fibre optique et réseau ferroviaire, constituent un des*

| Non au TAP, pour tout bloquer |

Depuis quelques années en Italie, la question du *Trans Adriatic Pipeline* (Tap) a reçu les honneurs de la chronique.

Ce fut exactement à partir de 2013, lorsque le consortium *Tap* a été choisi pour réaliser un gazoduc à travers la Turquie, la Grèce, l'Albanie, la Mer Adriatique jusqu'à l'Italie avec un accostage dans le Salento (Pouilles), pour être relié d'un côté à un second gazoduc horizontal, le *Tanap*, entre la Turquie et l'Azerbaïdjan (où se trouvent les gisements de gaz naturel), et de l'autre à celui nommé *Snam*, vertical, qui remonte en Italie le long de la chaîne des Appenins jusqu'en Autriche.

Des milliers de kilomètres de tubes, plusieurs stations de compression et décompression de gaz, des puits de poussée, des microtunnels pour relier la terre ferme à la mer, des câbles en fibre optique le long de tout le tracé, des chantiers qui détruiront des paysages et des environnements locaux, de forts risques d'accident et d'explosion, de la pollution atmosphérique, de lourds engins qui circuleront sur les routes pendant des années, une augmentation exponentielle des forces de l'ordre, une transformation industrielle de l'économie d'un territoire avec la perte de possibilités d'autonomie pour les habitants du coin. Le complexe industriel *Ilva* de Tarente, situé à quelques kilomètres de Lecce et de Melendugno, où le gazoduc accostera, nous l'a bien montré. Présentée comme l'avant-garde du progrès dans les années soixante, *Ilva* est la plus grosse installation sidérurgique européenne, et ne laisse derrière elle qu'un désert marqué par une forte concentration de cancers et de maladies et aucune autre possibilité de survie compatible avec elle. Ajoutons à cela ce qui se passe aussi dans la province de Lecce depuis quelques années : l'arrivée de la bactérie Xylella qui provoque le dessèchement des oliviers, avec le grave soupçon, jusque dans la magistrature, que tout a commencé et continue afin de favoriser les grosses multinatio-

nales de l'agro-pharmacie comme Monsanto, Bayer et d'autres, ce qui avec l'arrivée promise du gazoduc Tap donne l'impression d'une tentative de transformation radicale d'un territoire, certainement considéré comme peu productif pour une économie habituée à exploiter chaque centimètre carré. Le récent décret du ministère italien de l'agriculture qui impose l'utilisation massive de pesticides pour freiner la Xylella, des bords de route jusque dans les campagnes sous peine d'amendes sévères, en est la confirmation. Sans compter les prétendues énergies renouvelables avec leurs parcs éoliens et photovoltaïques, les centrales à biomasse et la forte bétonisation et privatisation des côtes pour favoriser le tourisme, qui servent de cadre pesant à ce tableau.

Energie

Mais si un regard local peut nous aider, il risque de demeurer absolument limité et limitant si on veut mieux comprendre ce qu'est le gazoduc Tap, quelles sont ses implications et sa raison d'être, qui est principalement la même qui concerne les autres sources d'énergies produites ou transportées. Cette société ou ce système, que beaucoup considèrent comme inséparable de l'appareil d'État, des appareils bureaucratiques internationaux et économiques qui dictent les règles au niveau financier international global, est fortement énergivore et le sera toujours plus. Il suffit de peu pour se rendre compte de combien cette réflexion est incontournable. Deux exemples parmi d'autres nous montrent à quel point le besoin d'énergie est indispensable et donc considéré comme stratégique, primaire.

Que l'économie capitaliste se nourrisse de guerres n'est pas un fait nouveau. Les guerres sont parfois déclenchées pour donner du jus à des économies étatiques en crise, à travers la production d'armes et de matériel de guerre. Ou bien c'est justement la recherche, la possession et la gestion de ressources énergétiques fossiles qui dictent le calendrier de plusieurs guerres. Qu'on regarde par exemple ce qui se passe en Syrie, où se trouvent justement de grands gisements de gaz naturel et où depuis longtemps la population est massacrée dans une guerre oubliée. Quelles que soient les raisons qui alimentent un conflit militaire avec les

piliers importants des flux de marchandises et de données. Ceux-ci sont indispensables au fonctionnement du capitalisme. »

21/06, Fresnes (France). Dans le Val de Marne, quatre véhicules de matons sont incendiés sur le parking du personnel de la prison, grâce à un molotov jeté depuis la rue surplombant le domaine à l'arrière de l'établissement.

21/06, Le Mans (France). Dans la Sarthe, les vitres de la permanence électorale du député LRM au pouvoir prennent des coups dans la nuit. Une est à terre, les deux autres sont fendues.

21/06, Plappeville (France). En Moselle, début d'incendie volontaire de l'église (nappe de l'autel, armoire des livres de messe, orgue).

21/06, Madrid (Espagne). Une filiale de la *Banco Santander* est incendiée dans le quartier de Ciudad Universitaria. Revendiqué en « *solidarité avec les personnes qui subissent la répression pour avoir agi contre le dernier G20 à Hambourg. La guerre est partout. Pour l'anarchie.*»

22/06, Hambourg (Allemagne). Destruction des vitres du centre d'émission de visas russes, au 14a de la Kanalstraße. Des tags « *Fuck FIFA* » et « *Fight Repression* », ainsi qu'un A cerclé ont été laissés sur la façade.

23/06, Freyming-Merlebach (France).

En Moselle, l'incendie de poubelles s'étend au local du même nom, puis au boîtier électrique et finit par consumer intégralement le *McDonald's* de la ville.

23/06, Kouaoua (France).
En Nouvelle-Calédonie, nouveau sabotage contre le convoyeur de 11 km qui sert à transporter le minerai de nickel du gisement jusqu'au bord de mer : cette fois c'est un véhicule volé qui a été placé sous l'infrastructure avant d'être incendié. Les six attaques destructrices contre ce tapis-roulant nommé la *Serpentine*, ont déjà coûté près de 1,25 millions d'euros à la société d'extraction de nickel, la SLN, depuis le début de l'année.

26/06, Auch (France).
Dans le Gers, un gros câble téléphonique d'une puissance de 1 800 kilos voltampères (kVa) est saboté sur un chantier *Orange* de dépose de câbles. 1300 lignes sont touchées (dont celles d'une cinquantaine d'entreprises), coupant aussi bien internet que les terminaux de paiement de cartes bancaires.

26/06, Dijon (France).
En Bourgogne, deux fourgons de la ville sont détruits dans la nuit par un incendie.

27/06, Amsterdam (Pays-Bas).
Vers 4h du matin, un fourgon fonce dans la façade des bureaux du grand journal quotidien *De Telegraaf*. Des hommes cagoulés en sortent puis y mettent le feu avant de s'échapper avec un second

morts et dévastations qu'il implique, il ne peut se produire sans une impressionnante utilisation d'énergie. La consommation d'un seul chasseur-bombardier (un F15 consomme 7000 litres de kérosène à l'heure) peut donner une indication significative.

Un autre exemple est celui de la technologie par rapport à l'approvisionnement en ressources énergiques qui, inutile de le dire, ne se substituent pas les unes aux autres, mais se cumulent. Les sources renouvelables ne représentent par exemple pas une alternative aux sources fossiles, mais leur sont complémentaires dans la prolifération et la gestion de ce monde, dont la technologie constitue désormais un pilier.

Les analyses sur les implications, les conséquences, les problématiques et l'irréversibilité de la technologie sont désormais connues, tant sur la nature que sur les personnes, d'un point de vue écologiste et surtout social. Les villes, avec le modèle de *smart city*, seront toujours plus des centres névralgiques de la connexion et de la communication rapide, sans parler du contrôle de chaque aspect de la vie quotidienne. Au 19e siècle, ce fut l'introduction des codes comme modèles normatifs qui ont permis à l'organisation sociale nommée Etat de s'immiscer dans tous les aspects de la vie de cette figure nommée citoyen. Aujourd'hui, les codes qui prétendent contrôler tout et tous sont les algorithmes informatiques. Dans une société totalisante et nivelante, conformiste, rigide, classificatrice, sous contrôle, ce sont les pulsions, les émotions, les capacités et les pensées qui sont elles-mêmes en danger. C'est ce que nous vivons déjà avec l'extension de l'usage des smartphones, outils fondamentaux notamment pour une smart city. Pour permettre la production, l'existence et le retraitement de millions de smartphones, tout comme pour alimenter une smart city ou une quelconque ville en services technologiques, ou encore pour alimenter un serveur informatique, il y a besoin d'un imposant approvisionnement en énergie, et il faut donc dévaster encore plus la nature en réalisant quelque gazoduc ou quelque parc éolien, ou bien extraire encore des ressources fossiles. Si on ajoute à tout cela l'énergie nécessaire à la production d'une quantité énorme de marchandises et à leur distribution, le tableau est encore plus limpide.

La durabilité des ressources énergétiques ou d'une économie verte qui préserverait l'environnement ne peut qu'être une fable. Rien n'est durable dans ce modèle social, il s'agit simplement de gestion d'une catastrophe.

Internationaliser la protestation
A quoi peut alors servir de s'opposer à un gazoduc

Comment est-il possible de relier une opposition contre une nuisance particulière à une opposition plus générale. Comment faire pour conjuguer une opposition qui risque souvent de s'empêtrer dans la défense d'un morceau de terre, avec l'attaque de ce monde. Comment faire de l'opposition au gazoduc Tap une occasion pour mettre en discussion beaucoup d'autres choses. Pour s'auto-organiser, pour regarder au-delà de son bout de jardin, pour prendre conscience, pour aller au-delà du réformisme et de l'éducation étatique, pour réfléchir sur la nécessité de la violence d'un côté et sur la société du spectacle de l'autre. Pour quitter les oripeaux et les dispositifs d'une vie en cage et aller vers l'incertitude de l'imaginaire.

Les instruments dont nous nous sommes dotés ont été le refus constant de la délégation, la critique de l'opposition réformiste et de l'État, l'horizontalité. Et ces instruments ont été nécessaires au fil des années pour porter en avant un discours permanent et cohérent de contre-information, et des actions de perturbation ; au cours des années, se sont en plus produits des sabotages anonymes. La recherche de l'ennemi, dans toutes ses ramifications, a permis de dresser une longue liste de sous-traitants et de contractants aux appels d'offre du Tap, à commencer par son actionnariat jusqu'aux entreprises locales qui se sont vendues pour un plat de lentilles.

Voilà certainement une possibilité qui peut internationaliser l'opposition au gazoduc Tap et la rendre plus dangereuse et générale. Notamment parce que parmi les contractants ne se trouvent pas uniquement les plus grandes multinationales du pétrole ou du gaz comme *Eni, Saipem, British Petroleum, Snam* et ainsi de suite, mais également des entreprises comme *Siemens*, qui s'occupe de smart city, ou *Honeywell* et *Himachal* qui s'occupent de fibres optiques, de robots et de haute technologie.

véhicule. Le feu ravage une bonne partie du bâtiment.

28/06, Dresde (Allemagne). Vitres brisées d'une filiale de la *Commerzbank* en réaction à la victoire électorale de Erdogan. La *Commerzbank* joue un rôle important dans les relations économiques entre l'Allemagne et la Turquie, et est un important financier de l'industrie de guerre allemande.

29/06, Champclause (France). En Haute-Loire, l'antenne-relais de téléphonie mobile de *Free* est sabotée en sectionnant de nombreux câbles reliant les boîtiers techniques au pylône.

29/06, Leipzig (Allemagne). En réaction à la nouvelle vague de perquisitions et d'arrestations en Allemagne pour le G20, les vitres de la *Haute École des Télécommunications* sont brisées.

30/06, Courtelary (Suisse). Dans le Jura bernois, deux éoliennes du plus grand parc du genre en Suisse (sur le Mont-Crosin), sont sabotées. Les dégâts à l'intérieur d'un mât et sur les installations sont « *considérables* ».

JUILLET 2018

Début juillet, Bâle (Suisse). Le bureau d'architectes *Berrel Berrel Kräutler*, qui participe à la conception du camp fédéral situé à Grand Saconnex, près de Genève (camp fédéral pour demandeurs d'asile, police, gardes-frontières, police internationale), perd ses vitres

tandis que sa façade est taguée.

1/07, Spoleto (Italie).
En Ombrie, le local de la *Ligue du Nord*, situé en centre ville place Garibaldi, perd sa vitre.

1/07, Bretigny (France).
Dans l'Eure vers 5h du matin, une fenêtre de la mairie est brisée après la découpe du volet... avant qu'un incendie ne soit allumé à l'intérieur. La mairie part entièrement en fumée, perdant archives, état civil et factures de la commune.

2/07, Külitz (Allemagne).
Incendie du véhicule de Wilhelm von Gottberg, un leader du parti d'extrême droite *AfD*.

3-10/07, Nantes (France).
Suite à l'assassinat d'un jeune par un CRS lors d'un contrôle, plusieurs nuits d'émeute secouent de nombreux quartiers de la ville. En plus des véhicules incendiés (près de 300), c'est aussi la mairie annexe et la maison de la justice et du droit qui flambent, l'entrée d'un poste de police, un supermarché *Aldi*, un véhicule de patrouille devant le comico de Saint-Herblain, des engins d'un chantier *Bouygues*, la vitrine de la mairie nommée maison de quartier des Haubans, une salle de concerts, l'entrée d'un lycée professionnel, une station service *Esso*, des commerces, la voiture personnelle de la maire de Nantes près de son domicile, une partie de l'école maternelle, la maison de l'emploi... sans compter plusieurs poteaux

Le lien nécessaire avec la guerre est l'autre aspect qui permet de donner à l'opposition au Tap une respiration internationale, en montrant par exemple quels sont les intérêts de l'*Eni* (multinationale du pétrole italienne) dans le monde. La même *Eni* qui, avec le sous-traitant *Saipem*, est en train de réaliser dans le Salento le puits de poussée, phase préliminaire à la réalisation du microtunnel. Un aspect qui permet aussi de comprendre le poids géopolitique d'un gazoduc qui traverse également la Turquie, avec ses visées expansionnistes et ses responsabilités dans le massacre des Kurdes.

Mais internationaliser peut aussi vouloir dire contribuer à briser la normalité du contrôle, de la sécurité, d'une vie enrégimentée. Cela est possible grâce à la grande limite qu'une telle structure sociale en construction porte en elle. La ramification des appareils technologiques est le point faible du nouvel empire. L'imagination et l'imprévisibilité de l'action peuvent être des ingrédients très importants dans ce sens.

Cela peut être la différence à saisir pour retirer sève et énergie à ce monde.

Entre insurrection et rupture

Beaucoup de choses peuvent arriver à partir du moment où plane une nuisance, un ravage écologique. Il peut arriver que la protestation se généralise, que beaucoup de personnes s'impliquent et tentent de s'opposer au nouveau monstre qui se dresse face à eux. C'est exactement ce qui s'est passé en mars 2017 dans le Salento lorsqu'un fait des plus banals, le blocage de camions qui transportaient les arbres déracinés par le Tap afin de réaliser son chantier, par huit manifestants qui se sont assis par terre, a été l'étincelle qui a enflammé la protestation. Les semaines suivantes on a pu expérimenter quelque chose de nouveau sur un territoire depuis trop d'années somnolent et immobile. Des centaines de personnes se sont mises en travers pour bloquer les camions, pour empêcher le Tap de continuer les travaux, en affrontant la police, en discutant, en réfléchissant aussi sur le reste, et en mettant l'imagination en route. Pour une fois, la rage a pris le dessus sur la vie marchandisée et aliénée. Et au fond, pour nous qui écrivons ce texte, peu importe que la raison principale ait été la défense de leur santé ou de leur terre, la réaction contre d'énièmes grands travaux imposés

ou le lien avec les oliviers déracinés par centaines. Les possibilités qu'une situation de ce genre pouvait contenir étaient en tout cas un danger pour le pouvoir en place, qui a naturellement tenté de faire rentrer la situation dans l'ordre, avec les classiques méthodes de la répression et de la « criminalisation », finissant par instituer une zone rouge avec interdictions et barbelés, check-point et présence policière massive.

Ce n'est pas seulement l'État qui est intervenu, mais ce sont également des dizaines de militants réformistes, pacifistes et organisateurs en tout genre, qui à la spontanéité d'une protestation ont tenté de donner une forme organisée : à l'horizontalité de l'agir, ils ont substitué la spécialisation. Ceci, en plus d'éléments comme les dissociations et l'inexpérience, a désamorcé et peut-être enterré cette occasion.

De fait, la mise en place de la zone rouge a instillé exactement ce que le Pouvoir voulait instiller : la peur face à celui qui est considéré comme plus fort, un Etat avec son appareil policier qui montre les muscles, et la résignation face à un projet désormais en cours de construction.

La rage n'a malheureusement pas eu le dessus, et bien sûr le parcours de lutte est devenu plus difficile.

Pourtant, ceux qui ont toujours considéré le gazoduc Tap uniquement comme une partie de leur opposition n'ont pas eu de quoi se morfondre. Car si la rage a été en partie étouffée et que l'indifférence a pris le dessus, si les institutions et la multinationale ont monté le niveau, vu l'intérêt énorme qu'ils ont dans la construction de ce gazoduc, rien n'est au fond perdu.

Si le Tap tente de s'insérer dans la société et si beaucoup ne la perçoivent pas comme un problème, alors le Tap deviendra un problème pour tous. C'est sous ces auspices que nous pensons qu'il est nécessaire de tout bloquer et de briser la normalité qui nous enserre. Et c'est dans cette optique que saboter, bloquer, détruire, être une épine dans le pied, peut être une méthode d'intervention qui peut s'étendre, contre le Tap et contre ce monde.

Quelques ennemis du Tap, mai 2018

[Publié dans *L'urlo della terra* n°6, juillet 2018]

supportant des caméras de vidéosurveillance abattus à la meuleuse et les jets de pierres et molotovs contre les flics.

4/07, Saint-Georges-de-Reintembault (France).
Le car de ramassage scolaire de *Transdev* perd ses vitres. C'est la 3e fois depuis le début de l'année scolaire.

4/07, Berlin (Allemagne).
Une permanence du parti SPD perd ses vitres contre la politique de contrôle et de répression.

5/07, Berlin (Allemagne).
Une voiture du prestataire de service de prisons *SPIE* est incendiée en solidarité avec les émeutiers de Nantes, et « *toutes les personnes enfermées dans les geôles de l'État* ».

6/07, Saint-Rémy-lès-Chevreuse (France).
Dans les Yvelines, quelques heures avant les quarts de finale du Mondial de foot, un relais de télévision numérique (TNT) est incendié. Plus de télé, ni de téléphone portable des réseaux *Free, Sfr et Bouygues* dans la zone pendant une semaine. « *Continuons de saboter le spectacle, attaquons toutes les cages technologiques* » dit le communiqué.

6/07, Francfort (Allemagne).
Six véhicules de la *Deutsche Bahn* (la compagnie ferroviaire allemande) sont incendiés, notamment en réponse à la participation de l'État allemand à la guerre menée par la Turquie et à la vague de perquisitions autour du G20.

7/07, Wilrijk (Belgique).
Attaque incendiaire contre un concessionnaire de la marque française *Citroën*, alors que les banlieues de Nantes s'enflamment. Au moins dix véhicules sont détruits par les flammes nocturnes.

8/07, Les Ulis (France).
Un groupe d'une vingtaine de personnes lance pavés et mortiers d'artifice contre le comico avant de disparaître. Plusieurs impacts sur les vitres, et trou d'air dans un véhicule de patrouille.

8/07, Hambourg (Allemagne).
Exactement un an après les allumages massifs de véhicules à Hambourg lors du G20 dans les quartiers bourges, de nombreux véhicules de luxe brûlent cette année lors de ce que la presse baptise « *une nuit de feu* » dans plusieurs quartiers riches de Hambourg.

9/07, Cherrueix (France).
En Bretagne, la mairie perd sa connexion téléphonique et internet est perturbé grâce au saccage de l'armoire téléphonique située à l'extérieur.

9 et 10/07, Hambourg (Allemagne).
De la peinture est lancée contre le domicile de Anja Domres, chef des renseignements généraux à Hambourg, de Till Steffen, sénateur de la Justice du gouvernement de la ville d'Hambourg et de Joachim Lenders, chef de la police de la ville. Ailleurs, une voiture de luxe, un utilitaire de *SPIE* et une

| Sans victoire ni défaite |

« *Les anarchistes ont toujours perdu, ils n'ont jamais rien gagné* ». Il n'est pas rare d'entendre de telles phrases, même parmi les ennemis de l'autorité, pris d'hésitation ou de remords. Ce genre de sentences définitives vient même parfois apostropher les débats sur les luttes récentes, quand elles ne s'immiscent pas à coup sûr dans les débats sur les contributions des anarchistes lors de soulèvements, insurrections et révolutions d'un passé désormais révolu. Songeant aux fières colonnes de joyeux miliciens anarchistes, brandissant armes, drapeaux et entonnant des chants pour soulever les cœurs, qui quittaient Barcelone en ce juillet 1936, on pousse alors un soupir nostalgique qui nous mène droit à la mélancolie si caractéristique de beaucoup d'anarchistes –selon un célèbre chanteur–, pour fatalement conclure : « *Nous perdrons toujours, nous sommes les moutons noirs de l'histoire* ».
Pourtant, si les espoirs peuvent souvent enflammer les cœurs tendres des anarchistes, on ne peut oublier que le désespoir a aussi été un fiel qui a accompagné nombre de leurs périples. Amoureux de l'idée, ils haïssaient au même titre les oppresseurs. C'est ainsi que l'amour passionnel qui brûlait leur vie de désirs côtoyait une haine féroce qui pouvait frapper implacablement et faire couler le sang des tyrans, de leurs larbins et de leurs adorateurs. Mais pourquoi parler au passé ? Cet univers, ce vocabulaire, ce monde intérieur des anarchistes, a-t-il vraiment changé ? Les espoirs ne se sont-ils pas enflammés quand des centaines de milliers d'opprimés se sont soulevés contre les régimes en place dans maints pays il y a quelques années, lors des dits « printemps arabes » ? Le désespoir de voir ces soulèvements être liquidés par une réaction à multiples facettes n'a-t-il pas armé les bras de plusieurs d'entre eux pour frapper, une fois de plus ? Pourtant, nul fatalisme là-dedans, celui-ci se trouve ailleurs, comme nous allons voir....

Si l'idée anarchiste propose la destruction de l'autorité et des rapports sociaux qu'elle induit, cela n'implique pas forcément une croyance à la fameuse « *aube de la liberté* », définitive et irréversible. En effet, contraire-

ment à la logique de victoires et de défaites, l'anarchie est avant tout une *tension*, une idée pratique qui tend en permanence vers la destruction de tout pouvoir. La « croyance » n'a pas grand chose à voir là-dedans. Si l'horizon de l'anarchie ne se limite pas à la révolte, mais s'ouvre aussi vers la révolution sociale, c'est que pour détruire de fond en comble le pouvoir, une addition des révoltes individuelles ne suffit pas. Certes, celui qui parle de « révolution sociale » tout en niant la révolte individuelle qui en est à la base a un cadavre dans la bouche, et sera probablement parmi les premiers à hurler avec les loups lorsqu'un individu –ou des poignées d'individus– conjugueront idée et action. Mais à l'inverse aussi, penser que la perspective d'une révolution sociale revient à nourrir une foi aveugle en une solution définitive, ne fait que réintroduire la notion de victoire et de défaite, annulant toute *tension* ou reprenant à son compte le terrible déterminisme marxiste (celui qui a fait accepter le pire aux prolétaires communistes du siècle dernier, au nom de « *l'inéluctable nécessité historique* »).
Si un soulèvement, une insurrection permettent d'accentuer, d'approfondir, voire de généraliser la tension vers la liberté, pourquoi ne pourrait-on alors pas œuvrer afin de la précipiter, de la déclencher ? Face à l'amnésie historique, à l'abrutissement technologique, au nivellement des cœurs et des cerveaux, ne peut-on pas défendre que l'insurrection est peut-être encore plus nécessaire, plus souhaitable que jamais, afin de pouvoir faire la part des choses ? Les ritournelles sur les conditions matérielles et sociales qui ne sont pas les mêmes que celles du début de siècle dernier ou sur le fait que l'État est désormais suréquipé, lassent parfois le débat plutôt que de le faire avancer. Mélancoliques, les anarchistes le seraient-ils au point de ne voir que les multiples obstacles qui se dressent sur leur chemin, finissant même par oublier que la question est de comment les affronter nous-mêmes, ici et maintenant, dans une perspective acrate. Sinon, cela ne s'appellerait ni de la lutte, ni de la révolte, ni rien du tout, mais, en empruntant au jargon marxiste, seulement l'observation de la taupe qui creuse – et qui se meurt.

❖❖❖

voiture de *Sixt* sont incendiés. Revendiqué en solidarité avec les prisonniers du G20.

10/07, Draveil (France).
Dans le Val d'Oise, le *centre régional de formation* (CRF) de la police nationale, abritant les formations initiales des adjoints de sécurité, est attaqué par des tirs de mortier d'artifice.

10/07, Leipzig (Allemagne).
Le local de vigiles urbains (*Ordnungsamt*) perd ses vitres en solidarité avec les prisonniers du G20.

13/07, Etampes (Allemagne).
En Essonne, incendie total d'un local technique situé près du stade, implanté à côté de huit autres petits blocs identiques. Celui qui a été très précisément cramé alimentait plusieurs caméras de vidéosurveillance du quartier de Guinette, désormais hors-service.

13/07, Bruxelles (Belgique).
En plein milieu du sommet de l'OTAN, des câbles de fibre optique se rompent. Les ministères des Finances et de la Justice n'ont plus de connexion, nombre de tribunaux et de magistrats ne peuvent plus utiliser leurs ordinateurs... La coupure durera plus d'un jour.

14/07, Saint Jean du Gard (France).
Dans les Cévennes, l'attaque incendiaire d'une antenne-relais coupe télévision et téléphonie mobile la veille de la finale du mondial de football. L'émetteur de *France Bleu Gard Lozère* qui se trouvait à son sommet est aussi détruit.

Retournons donc à notre problématique initiale : est-ce que les anarchistes, avec leur idée de liberté et de destruction de l'autorité, sont fatalement condamnés à perdre, c'est-à-dire à voir tous leurs efforts, tous leurs sacrifices, toutes leurs initiatives être liquidées, en temps de paix relative comme en temps de vaste révolution ? « *Cela a toujours été ainsi dans l'histoire* », diront les pragmatiques. « *Fallait pas croire à la révolution et aux masses* », diront les cyniques. Pourtant, il existe une autre possibilité, peut-être plus intimement anarchiste : contrairement aux chats, nous n'avons en effet qu'une vie, et nous osons avancer que c'est alors dans cette vie-là, la seule que nous ayons, qu'il s'agit de se battre, de vivre cette tension vers la destruction de l'autorité. C'est en allant, en allant sur le chemin que nous avons choisi, que nous nous réalisons, *que nous devenons ce que nous sommes*. C'est la qualité qui fait irruption dans notre vie, la qualité de l'idée et de l'action qui vont de pair. Victoire ou défaite, cela n'a plus rien à voir là où il n'y a que persistance ou abandon, détermination ou résignation, amour et haine passionnels ou écrasement politique. Incorrigibles rêveurs, oui, beaucoup d'anarchistes le sont. « *Agir, ce n'est plus penser avec le cerveau seul, c'est faire penser tout l'être. Agir, c'est fermer dans le rêve, pour les ouvrir dans la réalité, les sources les plus profondes de la pensée* », disait Maeterlinck. En effet, les anarchistes rêvent leur propre vie à yeux grands ouverts, ce qui revient à armer leurs désirs, leurs convictions et leurs choix pour les réaliser. Peut-être que d'autres exploités, une fois assouvie leur rage destructrice, retourneront adorer un quelconque leader, s'incliner devant un dieu, consolideront un nouveau pouvoir. C'est possible, et la réaction fait tout pour qu'il en soit ainsi. Mais cela n'invalide certainement pas la tentative initiale, cela n'invalide pas les efforts des anarchistes pour tenter d'approfondir la rupture, pour détruire toujours plus l'autorité à la racine. Quitte à ce que cela ne dure que quelques jours, quelques semaines, quelques mois, mais une telle occasion de palper, de sentir vibrer, de vivre pleinement la qualité, cela ne peut qu'attirer passionnément tous les amants de la liberté.

Par contre, lorsque les anarchistes renoncent à cette qualité, à cette tension vers la liberté contre toute autorité, pour la remplacer par une logique de victoire et de défaite empruntée à la politique, c'est alors que la pente fatale est engagée. Que tous les fondements de l'idée anarchiste s'érodent, qu'ils s'affaissent et se dissolvent. Que le premier venu en habit plus ou moins libertaire (et qui ne se donne pas cet adjectif, aujourd'hui ?), rafle la mise en faisant miroiter une organisation forte, un vaste travail de masse, une prétendue efficacité militaire redoutable, la fin de « l'isolement ». Que l'anarchiste, las d'aller en prison « pour rien » ou si peu, fatigué de l'amour inassouvi qui brûle son cœur, épuisé par la haine qui le nourrit et trouve si peu de complicités, déçu par l'incompréhension de ses congénères de misère, saisit la main empoisonnée qui lui est tendue, en croyant dépasser –enfin !– les vieilles rigidités et fermetures idéologiques. *Là réside le seul fatalisme qui soit* : l'anarchiste qui renonce à l'anarchie en essayant de la faire rimer avec le concept de victoire et de défaite. L'amour pour l'idée est alors perçu et rejeté comme une folle histoire de jeunesse, belle et passionnée, mais à la longue impraticable.

D'un autre côté, la vie des anarchistes ne doit pas non plus forcément ressembler au passage d'une comète qui se consume en quelques secondes dans l'atmosphère. Certes, à chacune et chacun le choix. Il est sans doute plus sympathique de périr en s'enflammant que de dépérir en attendant le grand soir. Mais n'érigeons pas des oppositions absolues là où il ne doit pas forcément y en avoir. Si par le passé, cer-

tains anarchistes se sont bien sûr embrasés intensément, on peut douter que leur dessein était que cela dure le plus vite possible. Pourquoi espérer une fin rapide aux hostilités quand nous pouvons essayer de les prolonger sans se renier ? Si la fin est venue parfois très vite pour certains anarchistes du passé, c'est que ce qui les entourait, notamment les forces répressives, ont frappé vite, trop vite, pas parce qu'ils avaient le désir d'en finir le plus vite possible, qu'ils cherchaient par principe une fin tragique.

La passion de vivre peut se heurter, y compris trop rapidement, aux forces qui veulent l'annihiler ; la haine pour l'oppresseur peut nous amener à voisiner dangereusement avec la mort qui rode, ce sont les conséquences qui découlent du choix de mettre sa vie en jeu, de vivre plutôt que de survivre. Rebelles par excellence, les anarchistes ne devraient pour autant pas développer le culte des yeux bandés. Nous avons un cerveau pour réfléchir, un cœur pour sentir, des bras pour agir. Pourquoi se priver de l'une de ces facultés ? Entre vivre l'instant et attendre les lendemains qui chantent, il y a tout un océan de possibilités. Lorsqu'on se jette dans la bataille, férocement s'il le faut, ce n'est pas avec les yeux bandés, mais avec le monde que nous voulons détruire en ligne de mire. La férocité ne se mesure pas à l'aveuglement, mais aux perspectives que nous impulsons à nos vies, que nous donnons à nos efforts. Si nous devons être des comètes, soit, mais ne précipitons pas leur fin. Notre passage sur cette terre est court, assouvissons-le en en épuisant toutes les possibilités, tous les potentiels. Ce qui est fatal, ce n'est pas de se heurter aux rochers, mais de se rendre compte n'avoir pas de boussole en poche quand se déclenche la tempête. Contre la logique de victoires et de défaites, contre le fatalisme d'une prétendue efficacité qui annule toute tension anarchiste, il reste possible de penser nos pas, d'orienter nos explorations, de projeter nos efforts. L'amour de l'idée et la haine de l'autorité se conjuguent parfaitement avec une projectualité, une réflexion à moyen et long terme pour donner une respiration plus ample, plus vaste, plus audacieuse à notre passage sur la surface de cette planète.

❖❖❖

Au tournant d'un autre siècle, un anarchiste aidé de quelques complices mit sur pied un plan formidable. Après quelques vols plus ou moins réussis, Alexandre Marius Jacob leva les yeux pour regarder plus loin encore. Une idée folle lui vint à l'esprit : plutôt que de se contenter d'un chouette larcin ici ou là (*déjà pas mal*), pourquoi ne pas élaborer un vaste projet d'expropriation à travers tout le territoire (*encore mieux*) ? A la fin, ces *travailleurs de la nuit* furent des centaines et dévalisèrent des centaines de demeures de bourgeois, planifiant minutieusement leurs coups, leur logistique, leur moyens (jusqu'à s'équiper d'une fonderie d'or et d'argent, d'un magasin d'antiquités destiné au recel ou d'une quincaillerie pour commander légalement les coffres-forts dernier cri et les étudier en toute quiétude). Alexandre Jacob aurait pu se contenter de quelques vols occasionnels, et peut-être cela lui aurait-il évité une déportation en Guyane. Mais il a voulu voler plus haut, pour briller plus fort et plus longtemps. Rien n'a été facile dans ce périple, aucun effort n'a été ménagé, certains espoirs ont été déçus et l'expropriation généralisée n'est pas advenue comme il le souhaitait si ardemment. Et alors ?

Ne reculons pas devant ce qui est difficile, affrontons-le selon nos perspectives. Osons nous lancer dans les projets les plus démesurés, vivons l'anarchie.

•●•

| Prisonniers d'un même monde |

« *Le fait est que l'État ne serait pas aussi maléfique si celui qui le souhaitait pouvait l'ignorer et vivre sa propre vie à sa manière, avec ceux avec lesquels il serait d'accord. Mais l'État a envahi toutes les fonctions de la vie sociale, menace tous les actes de notre vie et nous empêche même de nous défendre si on est attaqués.*
Il faut le subir ou l'abattre. »

Errico Malatesta

Si nous n'étions pas profondément insatisfaits par ce monde, nous n'écririons pas dans ce journal, et vous ne liriez pas cet article. Il est donc inutile d'employer davantage de mots pour réaffirmer notre aversion envers le pouvoir et ses expressions. Ce qui, en revanche, ne nous paraît pas inutile, est d'essayer de comprendre si une révolte qui ne se pose pas ouvertement, résolument contre l'État et le pouvoir, est possible.

Cette question ne doit pas paraître bizarre. Il y a en effet des personnes qui ne voient dans la lutte contre l'État rien d'autre qu'une confirmation supplémentaire de combien il a réussi à pénétrer à l'intérieur de nous, au point de déterminer –même en négatif– nos propre actions. Avec son encombrante présence, l'État nous distrairait de ce qui devrait être notre véritable objectif : vivre notre vie à notre façon. Si on pense à abattre l'État, à l'entraver, à le combattre, on n'a pas le temps de réfléchir à ce que nous voulons faire. Plutôt que d'essayer de réaliser nos désirs et nos rêves *ici et maintenant*, nous suivons l'État partout où il va, nous devenons son ombre et retardons à l'infini la concrétisation de nos projets. A force d'être antagonistes, d'être contre, on finit par ne plus être protagonistes, par ne plus être en faveur de quelque chose. Si nous voulons donc être nous-mêmes, nous devons cesser de nous opposer à l'État et commencer à le considérer non plus avec hostilité, mais avec indifférence. Plutôt que de nous donner à faire pour détruire son monde –le monde de l'autorité–, mieux vaudrait construire le nôtre, celui de la liberté. Il faudrait arrêter de penser à l'ennemi, à ce qu'il fait, où il se trouve, à comment faire pour le frapper, et nous consacrer à nous-mêmes, à notre « vécu quotidien », à nos rapports, à nos propres espaces qu'il faut élargir et améliorer toujours plus. Sinon, on ne fera jamais rien d'autre que de suivre les échéances du pouvoir.

Le mouvement anarchiste est aujourd'hui rempli de tels raisonnements, à la recherche permanente de justifications déguisées en analyses théoriques, pour excuser sa propre inaction totale. Certains ne veulent rien faire parce que trop sceptiques, d'autres parce qu'ils ne veulent rien imposer à autrui, d'autres encore parce qu'ils pensent que le pouvoir est trop fort pour eux, et les derniers parce qu'ils ne veulent pas suivre ses rythmes et ses temporalités ; tous les prétextes sont bons. Mais ces anarchistes ont-ils encore un rêve capable d'enflammer leur cœur ?

Pour débarrasser le champ de ces misérables excuses, il vaut la peine de rappeler deux-trois petites choses. Il n'existe pas deux mondes, le leur et le nôtre, et même

si par l'absurde ces deux mondes existaient, comment feraient-ils pour cohabiter en paix ? Il n'existe qu'un seul monde, le monde de l'autorité et de l'argent, de l'exploitation et de l'obéissance : le monde dans lequel nous sommes obligés de vivre. Il n'est pas possible d'en sortir. Voilà pourquoi on ne peut pas se permettre l'indifférence, voilà pourquoi on n'arrive pas à l'ignorer. Si on s'oppose à l'État, si on est toujours prêt à saisir l'occasion pour l'attaquer, ce n'est pas parce que nous sommes indirectement façonnés par lui, ce n'est pas parce que nous avons sacrifié nos désirs sur l'autel de la révolution, mais parce que nos désirs sont irréalisables tant qu'existe l'État, tant qu'existera un pouvoir quelconque. La révolution ne nous détourne pas de nos rêves, mais est au contraire la seule possibilité qui offre les conditions de leur réalisation. Nous voulons subvertir ce monde le plus tôt possible, *ici et maintenant*, car ici et maintenant n'est que casernes, tribunaux, banques, béton, supermarchés et taules. Ici et maintenant, il n'y a qu'exploitation. Tandis que la liberté, ce que nous entendons par liberté, n'existe pas du tout.

Cela ne veut pas dire qu'on doive délaisser la création d'espaces qui soient les nôtres, dans lesquels expérimenter les rapports que nous préférons. Cela signifie simplement que ces espaces, ces relations, ne correspondent pas à la liberté absolue que nous voulons, pour nous comme pour tous. Ils sont un pas, un premier pas, mais pas le dernier, et encore moins le pas définitif. Une liberté qui s'arrête au seuil de notre squat, de notre commune « libre », ne nous suffit pas, ne nous satisfait pas. Une telle liberté est illusoire, car seul le fait de rester à la maison nous rendrait libres, le fait de ne pas sortir des frontières qu'on s'est données. Si on ne prend pas en compte la nécessité d'attaquer l'État (et sur ce concept d' « attaque » il y a aurait beaucoup à dire), au fond nous ne faisons que lui permettre de faire davantage et à jamais ce qui lui plaît, nous limitant à survivre dans la petite « île heureuse » qu'on se sera construite. Rester à distance de l'État signifie protéger la vie, l'affronter signifie vivre.

Dans l'indifférence envers l'État se trouve, implicitement, notre capitulation. C'est comme si on admettait que l'État était le plus fort, qu'il était invincible, qu'il était irrésistible, et qu'il valait donc mieux déposer les armes et penser à cultiver son bout de jardin. Peut-on nommer cela de la *révolte* ? Cela ressemble plutôt à une attitude toute intérieure, limitée à une sorte de défiance, d'incompatibilité et de désintérêt pour ce qui nous entoure. Dans une telle attitude demeure, implicitement, la résignation. Une résignation dédaigneuse, si l'on veut, mais cela reste néanmoins de la résignation.
Comme un boxeur sonné qui se limite à parer les coups, sans même essayer d'abattre l'adversaire qu'il haït pourtant. Mais notre adversaire ne nous donne pas de répit. On ne peut pas descendre de ce ring, et il continue à nous prendre pour cible. Il faut subir ou abattre l'adversaire : l'esquiver ou lui signifier notre mécontentement ne suffit pas.

Gruppo anarchico insurrezionalista
"E. Malatesta"

[Traduit de *Canenero* n°37
(Florence, Italie), 1er novembre 1996]

Je veux ma tombe
loin des cimetières
sans blouses blanches
ni caveaux dorés

Je veux que l'on m'enterre
loin de ces fausses demeures
où les gens chaque année
viennent déposer leurs pleurs

Je veux que l'on m'enterre
au sommet d'une colline
près de ce pin blanc
tout seul dans le ravin

Je veux que ma tombe soit
entre deux rochers
et mes compagnons
des couleuvres colorées des lézards
verts

Je veux que ne viennent à mon
enterrement
ni curés laïcs ni romains
et les fleurs seront
une gerbe de chardons piquants

Je ne veux pas non plus que l'on vienne
dire des discours et des psaumes
avec drapeaux et oripeaux
tares du monde civilisé

Comme oraison, les croassements
des corbeaux et des corneilles
les hurlements du vieux renard
quand aveugle il est abandonné

Pas de lumière des cierges
qui donnent des lueurs d'épouvante
m'éclaireront
éclairs et rayons

Je veux que ma tombe soit
couverte de hautes aubépines
de grandes et épaisses ronces
de chardons sauvages

Que pousse tout autour
l'herbe pour les troupeaux
et qu'à mon ombre s'allonge
le chien noir fatigué

Je veux que mon corps repose
loin du vacarme humain
près du grand pin
dans le ravin solitaire

Poème attribué à Ramón Vila Capdevila dit *Caracremada* (1908-1963), le dernier des partisans anarchistes espagnols. Après avoir participé à la révolution de 1936, après avoir participé en France à la Résistance contre le nazisme, *Caracremada* retourna en Espagne combattre le fascisme du général Franco. Renié par des bureaucrates de la CNT qui le qualifiaient de « bandit », *Caracremada* mourra lors d'un échange de coups de feu avec une patrouille de la *Guardia Civil* après une longue série de sabotages contre des lignes à haute tension (dont le dernier cinq jours avant sa mort, survenue le 7 août 1963).